

ANDRÉ VAILLANT

## L'UNITÉ LINGUISTIQUE BALTO-SLAVE

Voilà un problème sur lequel il est devenu indispensable de prendre fermement position: les progrès des études comparées en baltique et en slave y obligent, et en dépendent. Un baltisant ne peut pas se dispenser de considérer les faits slaves, ni un slavisant les faits baltiques. Il faut savoir exactement ce qu'implique la comparaison entre les deux groupes de langues; il faut savoir si, dans sa grande étude, *Das slavische und baltische Verbum*, Chr. Stang a eu raison de simplement juxtaposer les deux systèmes proches du baltique et du slave, ou s'il a eu tort de ne pas essayer de les fondre en les ramenant à un système commun balto-slave.

Ce livre atteste au moins que la ressemblance du baltique et du slave n'est pas contestée, puisqu'elle appelle un examen parallèle des deux langues. Elle est si évidente que pendant longtemps la théorie d'une unité balto-slave a été admise sans discussion,<sup>1</sup> et, du coup, sans qu'on ait cru bien utile de prendre la peine de la démontrer. On s'en tenait aux rapprochements qui sautent aux yeux, sans beaucoup entrer dans le détail des faits. Ce n'est que dans l'étude des intonations, avec Leskien et ses continuateurs, que l'effort de comparaison avait été poussé loin. Pour le reste, l'unité balto-slave n'était guère qu'un point de vue théorique: en grammaire comparée, on réunissait les formes baltiques et slaves quand elles concordaient, on les séparait quand elles divergeaient, comme celles de deux langues indo-européennes différentes.

Antoine Meillet, en 1908, avec ses *Dialectes indo-européens*, est venu renverser cette thèse facile, ou du moins troubler cette position comode des comparatistes. Il a présenté une thèse nouvelle, d'après laquelle l'unité balto-slave ne serait pas réelle, mais seulement apparente, et se

<sup>1</sup> L'historique de la question est donné dans l'article tout récent de A. Senn, »Die Beziehungen des Baltischen zum Slavischen und Germanischen«, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, LXXI, 3-4, 1954, p. 166 et suiv.

ramènerait à une proximité initiale et à des développements parallèles semblantes: »Le baltique et le slave sont les représentants de parlères indo-européens sensiblement identiques ... Partis d'un point de départ identique et n'ayant subi par la suite aucune déviation systématique, s'étant d'ailleurs développés dans des régions voisines et dans des conditions pareilles de civilisation, le baltique et le slave ne peuvent manquer d'avoir une très grande ressemblance d'aspect général« (p. 40-41).

On sait l'importance, dans l'histoire des dialectes, des développements parallèles, qui créent des formes toutes semblables mais qui sont nouvelles, et qu'il faut se garder de faire remonter à la langue commune. La relation serbo-croate d'un singulier *čovjek* »homme« et d'un pluriel *ljûdi* se retrouve dans presque toutes les langues slaves, mais elle est postérieure au vieux slave, où *ljudije* signifie »le peuple«. Le sens »jeune« de l'adjectif s.-cr. *mlâd* est celui des autres langues slaves, mais par évolution commune sur le sens »tendre« du vieux slave, où »jeune« est *junŭ*. L'accord de r. *rŭčka* »menotte« et de pol. *raczka*, etc. ne saurait autoriser à poser un slave commun *ročŭka*, et à compliquer avec cette forme artificielle et barbare la question de la deuxième palatalisation, alors que la forme primitive est conservée par s.-cr. *rŭčica*. Les faits de cette sorte se rencontrent constamment dans l'histoire des langues slaves. Meillet, qui les connaissait bien, en slave et ailleurs, et qui a beaucoup insisté sur l'action des tendances communes et sur les développements parallèles, dont le comparatiste doit tenir grand compte s'il ne veut pas commettre de graves erreurs chronologiques, a estimé avec raison que ces développements parallèles tenaient une place importante dans l'évolution du baltique et du slave, et il a postulé qu'ils suffisaient à expliquer, avec la proximité indo-européenne initiale, toutes les étroites ressemblances entre les deux langues.

La théorie de Meillet sur une communauté balto-slave qui ne serait pas une unité originelle a d'abord paru paradoxale. Puis on s'est habitué à elle, et à l'heure actuelle elle est généralement acceptée. M. Stang l'a mise en pratique dans *Das slavische und baltische Verbum* (1942). Allant plus loin, dans une série d'études et dans son livre récent *L'accentuation des langues indo-européennes* (1952), J. Kuryłowicz a nié que les intonations du baltique et du slave soient de même origine, et que la loi de l'avancée de l'accent sur une syllabe d'intonation rude établie par de Saussure et par Fortunatov s'explique de la même façon dans les deux langues. Meillet a connu le premier travail de M. Kuryłowicz, paru en 1931 dans le *Kocznik slavistyczny*: il a accueilli avec réserve ces vues nouvelles et ces conséquences qu'il n'avait pas prévues de sa théorie (*Revue des Etudes slaves*, XI, p. 207-208).

Toutefois l'adhésion des comparatistes n'a pas été unanime. Trautmann, dans la préface de son *Baltisch-slavisches Wörterbuch* (1923), n'a pas hésité à dire que le chapitre IV des *Dialectes indoeuropéens* où Meillet expose sa conception était »manqué«: »Mit seinem in dieser Hinsicht verfehlten vierten Kapitel«. Et en effet le dictionnaire étymo-

logique de Trautmann apporte un démenti par les faits à la théorie d'une simple proximité du baltique et du slave. Meillet, qui reconnaissait la grande valeur de ce livre, a essayé de diminuer la portée des conclusions qui s'en dégageaient, ainsi dans la *Revue des Études slaves*, V, p. 13. Il n'y a pas réussi, à mon avis. Dès la seconde édition du *Slave commun* que j'ai révisée selon ses indications et en partie sous sa dictée, j'avais la conviction que Meillet se trompait. Mais un maître de la grammaire comparée et de la linguistique aussi sûr et aussi scrupuleux ne se trompe pas sans des motifs sérieux, dont la recherche est instructive.

\*

Si l'on se reporte à la démonstration de Meillet dans *Les dialectes indo-européens*, on constate qu'elle n'apporte aucun argument positif à l'appui de la thèse d'une séparation initiale du baltique et du slave; et elle ne pouvait guère le faire, puisque Meillet dit au contraire que le baltique et le slave continuent des parlars indoeuropéens sensiblement identiques. La démonstration est uniquement négative: les preuves qu'on allègue en faveur de l'unité ne vaudraient rien.

Ceci ne porte que sur les preuves alléguées pour les comparatistes antérieurs, telles qu'il les relate, et il a évidemment raison, du moins pour une bonne part: plusieurs d'entre elles sont détestables. Quelle importance que les consonnes géminées soient réduites à des consonnes simples en slave comme en baltique? Ou que les participes actifs masculins et neutres soient généralement passés à la flexion en *-yo-*? Ou que le baltique et le slave intercalent, comme le latin, le *-i-* de la flexion des thèmes en *-i-* aux cas obliques du pluriel des athématiques, avec un datif pluriel lit. *akmen-i-m(u)s* comme sl. *kamen-i-mŭ*, alors qu'on sait que ces formes sont nouvelles en slave et que dans la flexion des athématiques en *-(j)ane* les formes anciennes se sont conservées, *gradamŭ* en vieux serbo-croate, *Goričam* jusqu'au slovène moderne? Ou que, dans la flexion du démonstratif *\*to*, le baltique présente nom masc. sing. lit. *tās*, fém. *tà*, comme sl. *tu*, *ta*, pour i.-e. *\*so*, *\*sā*?

Mais Meillet écarte bien hâtivement des arguments d'une valeur autrement sérieuse. La formation de l'adjectif déterminé est identique en baltique et en slave: lit. *geràs-is* »le bon«, sl. *dobrŭ-jŭ*. Or elle suppose un même emploi du relatif i.-e. *\*yo-* pour introduire une apposition, et un même traitement de *\*yo* comme enclitique. Du premier fait, on trouve le parallèle en iranien, et du second en védique, mais ils n'apparaissent cumulés, et donnant une catégorie grammaticale définie, qu'en baltique et en slave, et la comparaison entre l'opposition des flexions déterminée et indéterminée de l'adjectif en balto-slave et celle des flexions »faible« et »forte« en germanique ne fait que souligner ce qu'a de spécifique le type balto-slave. Dans les thèmes en *-o-*, le baltique et le slave présentent également un génitif-ablatif singulier en *\*-ō(t)*: lit. *vilkō* »du loup«, v. sl. *vŭlka*. Cette solution du problème obscur du génitif singulier des thèmes en *-o-* dans les langues indo-européennes n'est

peut-être pas très originale, puisque les autres types de flexion nominale ne connaissent qu'un génitif-ablatif singulier, mais elle est propre au balto-slave. En phonétique, le traitement *ir*, etc. de i.-e. \*r, etc., est le même en baltique et en slave, avec identité de vocalisme, comme de formation grammaticale et de vocabulaire, dans lit. *minėti* »mentionner« et sl. *mīnėti* »penser«, lit. *imū* »je prends« et sl. *vūz-imō*; et la variante *ur*, etc. apparaît dans des cas limités également en baltique et en slave, dans les mêmes conditions et souvent dans les mêmes mots: lit. *gurklīs* »gorge«, sl. \**gūrdlo*. Ce n'est pas la même chose que le traitement général *ur*, etc. du germanique.

Et il y a bien d'autres preuves, que Meillet ne discute pas, sans doute parce qu'il ne les trouvait pas invoquées, et dont le nombre ne cesse de se multiplier quand on soumet le baltique et le slave à une comparaison systématique. Ce n'est pas seulement l'élément *-(j)is* et son emploi dans la formation de l'adjectif déterminé qui sont communs au baltique et au slave, mais c'est tout un jeu de pronoms, le relatif, l'anaphorique, les démonstratifs, avec même confusion du relatif i.-e. \**yo-* et de l'anaphorique i.-e. \**i-*, et même série des trois démonstratifs, lit. *šis, tās, anās*, sl. *si, tū, onū*. Sans doute ces éléments ne sont qu'hérités de l'indo-européen, sans doute l'arménien présente aussi une série *s-, d-, n-* de démonstratifs. Mais une telle identité dans la conservation et l'utilisation de formes indo-européennes ne vaut-elle pas comme indice d'une parenté non pas lointaine, mais prolongée et récente?

Il n'y a pas seulement le génitif-ablatif singulier en \**-ō* du baltique et du slave, il y a aussi le problème du locatif sl. *-e* dans la flexion athématique, lit. *-e* généralisé dans toutes les flexions. La nature de lit. *-e* n'est pas absolument claire: la comparaison avec lit. dial. *-i* indiquerait un ancien \**-en*, mais l'hypothèse d'une postposition de *en* »dans« (lit. \**in, ī*) n'est pas si simple à admettre, et on s'attendrait à ce que la forme soit mieux confirmée par le vieux lituanien. Il y a une autre possibilité: que *-e* ait été en lituanien la désinence du type athématique, à côté de *-i* des thèmes en *-i-*, d'où ensuite des flottements et des réfections, en *-yje*, etc. En slave, les faits sont nets, mais grâce au vieux slave, car ils apparaissent brouillés dans les autres langues: il y a une désinence athématique *-e* qui ne répond pas à une désinence indo-européenne, et qui n'est pas une postposition.

Dans la conjugaison, on trouve une identité entre la flexion à trois thèmes du lituanien, prés. *nešū* »je porte«, prêt. *nešė-*, inf. *nėšti*, et celle du slave, prés. *nesō*, imparfait *nesě-axū*, inf. *nesti*, et un même développement de prétérits en *-ē* et en *-ā*. Ces thèmes de prétérits sont connus ailleurs: lat. *dīcē-bam, amā-bam*; mais la comparaison est lointaine avec le latin, tandis que celle de lit. *genū* »je chasse«, inf. *gīnti*, prêt. *ginė-* pour \**ginā-* (lette *dzinā-*), explique la flexion slave *ženō*, imparfait *gūna-axū*, inf. *gūnati*, et permet de restituer une flexion balto-slave (à degré réduit \**gun-*, lit. *gin-* résultant de l'alternance avec prés. *genū*).

Le verbe »être« est lit. *esmi*, inf. *būti*, part. futur *būšes*, prêt. \**bē-* (v. pr. *be*, *bēi*), opt. *-bi-*, exactement comme sl. *jesmĭ*, *byti*, *byšęst-*, *bē-*, *bi-*. Les formes nominales de la flexion verbale sont en lituanien inf. *-ti*, supin *-tu*, comme en slave *-ti*, *-tŭ*; au participe présent actif, acc. masc. *nęšanti* »portant«, nom. fém. *nęšanti*, comme sl. *nesęšĭ*, *nesęšti*, sauf la différence, qui est générale dans le type en *-yo-*, entre lit. *-ti*, mais gén. *-cio*, et v. sl. *-šĭ* comme gén. *-šta*; au participe passé actif, acc. masc. *nęsusi*, nom. fém. *nęsusi*, comme sl. *nesŭšĭ*, *nesŭši*.

A la 2<sup>e</sup> personne du singulier du présent, le lituanien a *-i* de \**-ēi*, *ęi* »tu es«, *nęši* »tu portes«, et le slave a *-i*, *jesi*, et v. sl. *neseši* avec une désinence remaniée qui ne saurait répondre à i.-e. \**-esi*. Il y a là conservation en baltique et en slave d'une très ancienne désinence des thèmes en *-e-* de l'indo-européen; elle n'a de parallèles qu'en grec et en hittite, et la flexion 2<sup>e</sup> pers. \**-ēi*, 3<sup>e</sup> pers. \**-eti*, qu'on restitue en baltique et en slave, diffère de 2<sup>e</sup> pers. *-εις*, 3<sup>e</sup> pers. *-ει*, du grec, et de 2<sup>e</sup> pers. *-ahiti*, 3<sup>e</sup> pers. *-ahi*, du type hittite en *-ahmi*. N'est-ce pas là un trait typique du balto-slave?

Avec des concordances aussi frappantes, comment ne pas reconnaître que le système du verbe slave et celui du verbe baltique contiennent un même système balto-slave? Sans doute la conjugaison actuelle du verbe baltique diverge considérablement de celle du verbe slave. Mais il y a aussi des différences importantes entre les langues slaves, et entre le lituanien et le vieux prussien. L'expression du futur est autre en baltique et en slave, mais un vestige du vieux slave, *byšęst-*, suffit à prouver qu'elle avait été la même. Le baltique ne connaît pas le participe parfait en *-l-* qui joue un si grand rôle en slave; mais en slave on voit ce rôle s'accroître considérablement entre le vieux slave et les langues modernes; et en baltique même il y a le problème de l'optatif en *-lai* du vieux prussien, *boulai* »qu'il soit, qu'ils soient«, bien sommairement expliqué par la postposition de la particule *lai* du lette, et qui paraît rappeler plutôt l'optatif du lituanien, où, avec ellipse de *-bi-*, une forme de supin *būtu* devient optatif, c'est-à-dire rejoindre l'optatif *bili* »qu'ils soient« du serbo-croate.

Le baltique ignore les deux aoristes typiques du slave, l'aoriste sigmatique et l'aoriste »second« (v. sl. *idŭ*, 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> pers. *ide*). Mais à l'époque où sont connues les langues baltiques, au XVI<sup>e</sup> siècle, la majorité des langues slaves se trouvaient dans le même état qu'elles et avaient perdu l'aoriste. Il n'est pas perdu d'ailleurs, puisqu'il subsiste dans les thèmes en \**-ē-* et en *-ā-*, dont le baltique a fait ses prétérits, et le slave ses thèmes d'infinitifs. Avec la forte évolution des systèmes verbaux, les concordances sont maintenant entre les types de prétérits lituaniens *nęšę* »il a porté«, *dirbo* »il a travaillé«, et de prétérits russes *videl* »il voyait«, *kazál* »il montrait«; et ceci en s'en tenant à des types généraux. car des accords plus précis, comme entre lit. *sŭko*, prés. *sukŭ* »je tords«, et r. *skal*, prés. *sku*, sont devenus rares. L'écart est grand actuellement entre r. (*ja*) *kazál*, pol. *kazalem*, et les formes baltiques, en lituanien 1<sup>re</sup> pers.

*dirbau*, 2° pers. *dirbai*, avec report sur le thème en *-ā-* de 3° pers. *dirbo* des désinences *-(j)u*, *-i* de présent; c'est parce qu'on est loin de l'état primitif que conserve à peu près le vieux slave, 1<sup>ère</sup> pers. *kazaxū*, 2°-3° pers. *kaza*. Les thèmes en *\*-ē-* et en *\*-ā-* ont d'autre part donné au slave la base de ses imparfaits en v. sl. *-čaxū*, *-aaxū*. La flexion de l'imparfait est difficile à expliquer, mais on y reconnaît au moins des thèmes élargis en *\*-ējā-*, *\*-ājā-*; et ses thèmes ne se retrouvent qu'en baltique, lit. *myl'ėjo-* de *myl'ėti* »aimer«, *ieškójo-* de *ieškóti* »chercher«, comme sl. *viděa-* de *viděti*, *iskaa-* de *iskati*.

Le système de l'aspect du slave représente un développement propre au slave, mais sur la même base que celle du baltique, qui oppose des verbes simples »non résultatifs« et des verbes à préverbe »résultatifs«, avec des itératifs comme lit. *ganýti* »garder le bétail«, de *genū*, *giñti* »chasser (le bétail)« en regard de sl. *goniti*, de *ženq*, *gūnati*. Pour les préverbes, le jeu s'en retrouve dans les autres langues indo-européennes, avec même valeur »résultative« et souvent avec les mêmes formes. M. Senn aurait pu aisément ici relever des rapports entre le baltique et le germanique. Mais les rapports entre le baltique et le slave sont d'une autre nature, et presque semblables à ceux de deux langues slaves entre elles: car de *eīti* »aller« le lituanien a *ap-eīti*, *at-eīti*, *i-eīti*, *iš-eīti*, *pa-eīti*, *per-eīti*, *pra-eīti*, *pri-eīti*, *su-si-eīti*, *už-eīti*, répondant exactement à sl. *ob-iti*, *ot-iti*, *vūn-iti*, *iz-iti*, *po-iti*, *prě-iti*, *pro-iti*, *pri-iti* *sūn-iti* *sę*, *vūz-iti*.

En phonétique, il n'y a pas seulement le traitement *ir*, etc., de *i-e*. *\*r*, etc., qui est commun au baltique et au slave, y compris le traitement plus exceptionnel *ur*, etc. Mais l'alternance slave de *o* après consonne dure (*selo*) et de *e* après consonne mouillée (*polje*) suppose une prononciation ancienne *a* de *o* et une prononciation *'a* passant à *'e*: c'est ce qui est encore vivant en lituanien, où en regard de *gēras* »bon« dans le type dur on a dans le type mouillé *naūjas* »nouveau« prononcé *naūjes*. En baltique, *ja* après consonne a donné *ē*; en vieux slave, la glagolite n'a qu'un signe *ě* pour noter *ě* et *ja*, et bien que les langues slaves aient ordinairement restauré *ja*, comme les langues baltiques l'ont fait en partie, bien que v. sl. *zemlě*, avec son *l* épenthétique qui suppose un groupe *mj*, ne réponde plus exactement, ni tch. *země*, au lituanien *žėmė* »terre«, il subsiste assez de preuves que le traitement *ě* de *ja* a été général en slave après consonne, ainsi v. sl. *sěmo*, čak. *sim*, de *\*s'amo* dans la série de *kamo*.

Mais c'est surtout dans le système, en partie phonétique, en partie morphologique, de l'accent et des intonations que l'accord est remarquable entre le baltique et le slave, à tel point qu'une théorie de l'accentuation slave s'appuie obligatoirement sur une théorie de l'accentuation du lituanien, qui est restée plus claire. Il y a naturellement des innovations en lituanien comme en slave, mais dans l'ensemble la base des mouvements d'accent et les oppositions d'intonation dure et d'intonation douce sont identiques dans les deux langues. M. Kuryłowicz, on

l'a vu, a contesté la parenté d'origine. Les conceptions d'un comparatiste de sa valeur, même surprenantes, ne sauraient être négligées. Mais ce sont des conceptions personnelles, assez structuralistes, et on a le droit de s'en tenir à la constatation des faits. Il suffit de comparer la flexion lit. *žiemà* »hiver«, gén. *žiemõs*, acc. *žičmą*, nom. plur. *žičmos*, et en slave r. *zimá*, *zimý*, *zimu*, *zimy*, s.-cr. *zima*, *zimē*, *zimu*, *zime*. Il y a là une même oxytonaison du nominatif et du génitif singulier, et à l'accusatif singulier et au nominatif pluriel une même innovation commune, l'extension aux féminins en *-ā-* du mouvement d'accent des athématiques. Identité de l'accent et du mouvement d'accent, identité de l'intonation, douce dans le type mobile *žiemà*, acc. *žičmą*, s.-cr. *zimu*, rude dans le type immobile *līepa* »tilleul«, s.-cr. *līpa*: mais qu'exige-t-on de plus pour prouver une parenté dialectale?

Et identité des mots, *\*līpā*, et *\*žeimā* qui est le dérivé en *-ā-* d'un ancien thème consonantique. Ici, c'est tout le dictionnaire comparé de Trautmann qu'il faut alléguer, ses 375 pages de concordances entre le baltique et le slave, avec tant de mots non seulement communs, mais spéciaux au baltique et au slave, lit. *galvā* »tête«, *rankā* »main«, *nagā* »sabot d'animal«, *rāgas* »corne«, et sl. *glava*, *roka*, *noga*, *rogū*, etc., etc. Souvent l'explication d'un mot, perdue dans une des langues, est apportée par l'autre: de sl. *roka* par lit. *riñkti* »rassembler«, de *čestū* »dense« par lit. *kimštas*, participe de *kimšti* »bourrer«. L'étymologie d'un mot slave se cherche chez Trautmann de la même façon que celle d'un mot d'une langue slave se cherche chez Berneker et Miklosich.

\*

Meillet croyait au début à l'unité balto-slave, et avec Paul Boyer il s'était empressé d'adapter au slave l'explication donnée par de Saussure des mouvements d'accent du lituanien. Or ce système de l'accent établi par de Saussure est complexe: avancée de l'accent d'une syllabe d'intonation douce sur une syllabe d'intonation rude, et en conséquence distinction des types d'accent selon l'intonation radicale, et dans la flexion des substantif en *-ā-* de quatre types d'accent, deux types paroxytons immobiles et deux types oxytons mobiles. Meillet a reconnu que les différences que présente le slave se ramènent à des simplifications secondaires, et jusqu'à la fin il n'a pas cessé d'enseigner que l'accentuation slave repose sur l'accentuation lituanienne.

Qu'est-ce qui l'a amené à nier l'unité balto-slave qu'il admettait, et qu'il a continué d'admettre en fait sur le point particulier de l'accent, sans savoir gré à M. Kurzyłowicz de dissiper cette petite contradiction? Il est facile de le savoir, car il le dit lui-même.

Après l'étude de l'accent, et ses *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave* (1897), où il traitait d'une innovation du slave qui n'a rien à faire avec le baltique, il entreprenait ses *Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*. La première partie, sur les aspects dans la traduction de l'Évangile vieux slave (1902), l'écartait

encore du baltique, sans toutefois le faire renoncer à la thèse traditionnelle de l'unité: s'il séparait soigneusement les faits slaves des faits baltiques (p. 5), il continuait de poser un »letto-slave« en regard du germanique et du latin (p. 7). Mais dans la seconde partie (1905) il donnait son travail fondamental sur la *Formation des noms*; et c'est dans l'introduction de ce livre, p. 201-202, qu'il a formulé ses vues nouvelles, reprises et développées un peu plus tard dans *Les dialectes indo-européens*. On voit que c'est la dérivation en slave qui l'a convaincu qu'il n'y avait pas de rapport étroit entre le slave et le baltique. Il a confronté les faits slaves avec les faits baltiques exposés dans *Die Bildung der Nomina im Litauischen* (1891) de son maître Leskien, et il a rencontré surtout des différences entre les deux langues. Il en a conclu: »D'une façon générale, le baltique et le slave ne présentent pas autant d'innovations communes qu'on le croit souvent, et il ne semble pas légitime de parler d'une époque d'unité balto-slave«.

Rien n'est difficile et ingrat comme l'étude des faits de dérivation, rien n'est incertain comme l'histoire des suffixes. Déjà, entre les langues slaves, il y a bien des différences entre les suffixes et leur productivité, et bien des suffixes nouveaux, certains d'origine peu claire. Les suffixes se renouvellent constamment, et ils s'empruntent. Comment interpréter exactement le rapport de lit. *-iniñkas*, *-inykas*, et de sl. *-inikŭ* (p. 337), ou celui de lit. *-estis*, *-astis*, et de sl. *-ostŭ* (p. 281)? Il faudrait savoir comment se sont créés et développés ces suffixes, et l'explication de lit. *-estis*, sl. *-ostŭ*, par une superposition de i.-e. *\*-es-* et *\*-ti-* paraît bien sommaire. Quand les suffixes se ressemblent trop, on doit les soupçonner d'être empruntés d'une langue à l'autre, comme les formes lit. *-inykas*, *-astis*, le sont sûrement au slave. La comparaison n'est pas aisée dans ces conditions: il reste les suffixes divergents, qui eux ne sont pas suspects, et les suffixes de forme moins typique et plus banale, qu'on retrouve aussi bien dans les autres langues indo-européennes.

Il n'est pas surprenant que Meillet, cherchant l'unité balto-slave dans la dérivation, ne l'ait pas trouvée. C'est alors, et sous le coup de cette mauvaise impression, qu'il a examiné de près les preuves qu'on présentait de l'unité, celle qu'indique Brugmann, précise-t-il, et il les a trouvées très faibles. Son opinion étant faite, il n'a pas jugé utile d'en chercher de meilleures.

Mais que vaut la solution qu'il a proposée des difficultés qu'il rencontrait dans la comparaison du baltique et du slave, langues très proches, et pourtant différentes? C'est un problème de dialectologie de l'indo-européen. Des dialectologues, s'ils consentent à admettre le principe d'une dialectologie si fortement préhistorique, accepteront-ils que deux parlars indo-européens »sensiblement identiques« aient pu vivre sagement côte à côte pendant des millénaires, ne cessant pas d'être en contact et de développer des traits parallèles, et sans jamais se confondre? La vie des dialectes est plus précaire. Seules se défendent bien, au contact direct, les langues nettement différenciées, et en France la fron-

tière du basque et du gascon, ou celle du français et de l'allemand, ne bougent pratiquement pas.<sup>2</sup> Mais des dialectes voisins s'influencent mutuellement et se mêlent pour créer des variantes dialectales nouvelles. Un dialecte dominant absorbe les autres et les fait disparaître plus ou moins complètement. Ou bien certains conditions séparent les dialectes, le contact cesse, et alors les dialectes évoluent séparément et bientôt deviennent des langues bien distinctes. Ces faits qu'on observe à l'époque historique, sur des centaines d'années, qu'on les imagine pour la pré-histoire, pour les millénaires de la préhistoire du baltique et du slave.

Si vraiment, comme le veut M. Senn (art. cité, p. 163-164), les Baltes et les Slaves avaient été dès le début séparés par l'obstacle infranchissable des marais du Pripet, ancienne mer intérieure, le problème du balto-slave ne se poserait pas, et au bout de trois ou quatre mille ans, lorsqu'ils apparaissent, il n'y aurait pas à douter que le baltique et le slave ne soient des langues indo-européennes tout à fait différentes. Mais que sait-on de l'habitat primitif des Slaves? On a fait bien des hypothèses là-dessus. Et est-il bien vrai que les marais du Pripet aient été une mer intérieure jusqu'après la rupture de l'unité indo-européenne, et qu'une mer ou que des marais soient infranchissables? Il y a des populations qui vivent dans les marais; il semble même, avant les paysans actuels du Poles'e, que ç'a été une spécialité des Slaves, et que s'ils ont étendu jusqu'en Grèce leur nom du »marais«, *blato*, c'est que, pêcheurs et agriculteurs, ils possédaient l'art d'exploiter les *blata*.

La conception de M. Senn est contraire à celle de Meillet, qui veut le contact direct. Mais il ne faut pas jouer sur les mots, en distinguant une communauté balto-slave d'une unité balto-slave: des dialectes qui restent en communauté constituent une même langue. Une langue absolument une est une abstraction, ou c'est un produit de civilisation, résultat de l'effort des écrivains, des écoles, des Académies. Une langue est un faisceau de parlers. Il y avait, il y a toujours eu des dialectes en balto-slave. A l'époque historique, les dialectes sont devenus langues séparées, plusieurs langues en baltique, beaucoup de langues en slave. Mais l'époque historique est le IX<sup>e</sup> siècle pour le slave, les XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles pour le baltique. Dix ou quinze siècles auparavant, autour de l'ère chrétienne, quelles pouvaient être la nature et l'ampleur des divisions dialectales du balto-slave?

Le vieux slave du IX<sup>e</sup> siècle restitue presque le slave commun: il faut entendre un groupe de dialectes slaves encore unis entre eux et connaissant un même développement. De grands événements historiques ont précipité l'évolution du slave: les migrations ont opéré son brassage de dialectes et des groupements dialectaux nouveaux, et ces dialectes, répandus sur un vaste territoire, devaient rapidement se séparer. Antérieurement, il y avait eu des invasions germaniques vers l'ère chrétienne, et la domination des Gots du Dnepr aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles. Plus avant encore, dans les siècles et les millénaires qui ont précédé, qu'est-ce qui a

<sup>2</sup> A. Dauzat, *L'Europe linguistique*, p. 123 et suiv.

pu se passer? On n'en sait rien, mais il est bien peu probable que les tribus qui ont donné les Baltes et les Slaves aient vécu d'une vie idéalement calme, contrastant si fort avec la vie agitée des tribus slaves après l'ère chrétienne. Ces tribus ont bien dû se déplacer, se mêler, et on ne peut pas transporter telle quelle dans la préhistoire la carte dialectologique des époques historiques. On voit seulement que le slave présente quelques emprunts à l'iranien, puis de nombreux emprunts au gotique, que le baltique ignore; et que d'autre part le finnois a fait à date ancienne des emprunts au baltique. Il se confirme donc que le baltique est du balto-slave septentrional, et le slave du balto-slave méridional; mais pour une époque qui n'est pas très reculée, et qui est seulement celle des Scythes et des Sarmates, quelques siècles avant l'ère chrétienne. Et ceci n'implique aucune différence dialectale profonde: en serbo-croate, langue très unie, les parlers septentrionaux ont fait des emprunts au hongrois et à l'allemand, les parlers de Dalmatie à l'italien, les parlers de l'est et de Bosnie au turc.

\*

La théorie de Meillet a rendu un grand service, et il faut lui être reconnaissant de l'avoir formulée. Il a mis en lumière les graves difficultés que soulève la comparaison du baltique et du slave. Son esprit exigeant n'a pas admis que l'on s'en tienne aux concordances entre les deux langues, et que l'on passe sous silence les différences; que, comme Brugmann, on affirme théoriquement l'unité balto-slave, et qu'on traite en réalité dans la comparaison indo-européenne, le baltique et le slave comme deux langues distinctes. Meillet voyait les difficultés, et c'est ce don qui a surtout frappé Brückner, d'après l'éloge qu'il fait de lui dans la *Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft* de Wilhelm Streitberg (II, III, 1917, p. 57): »Dem scharfsinnigen und geistreichen Forscher verdankt man manche treffende Erklärung und noch mehr Hervorkehrung von Schwierigkeiten, wo man sonst achtlos hinglitt«.

La solution qu'a proposée Meillet n'en est pas une, à mon avis. Elle laisse le problème entier, mais elle indique le problème. Personnellement, Meillet l'a abordé par le mauvais côté, le plus ingrat, par la dérivation. Il faut en poursuivre l'étude plus complètement, et sur un terrain meilleur. Les faits de dérivation prouvent peu. Les faits de vocabulaire deviennent probants par la masse et la qualité des rapprochements, et ils le sont définitivement devenue avec Trautmann et son *Baltisch-slavisches Wörterbuch*, mais on accordera à Meillet qu'ils ne le sont pas dans le principe. Les plus convaincants sont ceux qui portent sur des catégories des mots qui ne s'empruntent guère, les pronoms, les numératifs. Mais ils ne manquent pas: le pronom lit. *visas* »tout«, v. sl. *všī*, a une forme identique en baltique et en slave, et n'a pas ailleurs de correspondant exact; le numératif lit. *abū* »tous les deux«, sl. *oba*, montre un accord spécial du baltique et du slave tout aussi démonstratif de l'unité balto-slave que l'est de l'unité indo-iranienne celui de véd. *ubhā* et gāth. *ubā*, en

face de got. *bai* qui diffère et de gr. ἀμφω lat. *ambō*, qui doivent conserver séparément la forme initiale.

Pour le balto-slave comme généralement, c'est au système morphologique, et aux mots qui entrent dans ce système, qu'il faut demander les preuves de la parenté des langues. Quant aux faits phonétiques, il suffit qu'ils n'indiquent pas de divergences profondes et irréductibles à une unité de base, car les langues s'accoutument de variantes phonétiques qui, même assez fortes, peuvent garder une même utilisation morphologique, et il n'importe pas que sl. *svētiti* ait comme forme alternante v. sl. *svěsta* ou s.-cr. *svijěca*, ou en russe *posvečú*, mais *osveščú*. Et rien d'essentiel ne sépare le baltique et le slave, où non seulement un état balto-slave se laisse rétablir sans peine, mais où on est constamment appelé à le rétablir, comme l'état slave commun pour les formes des langues slaves, et où sl. *věničī* se ramène à lit. *vainikas* »couronne« de la même façon que s.-cr. *vijènac* à *věničī*.

La comparaison des faits morphologiques est pour une part immédiate: des exemples en ont été donnés, qui auraient pu être largement multipliés. Pour une autre part, elle est devenue très difficile, parce que les langues, connues tardivement, sont évoluées plus qu'elles n'en ont l'air. On ne croit plus depuis longtemps que le lituanien soit de l'indo-européen pur, miraculeusement conservé. A la 3<sup>e</sup> personne du singulier du présent, on a v. r. *nesetī*, v. sl. *nesetǔ*, et *nese* dans la plupart des langues slaves. Meillet a protesté énergiquement contre une transposition sur le plan indo-européen de ces formes différentes, et il a imposé de reconnaître qu'il s'agissait d'une même désinence i.-e. \*-*eti* à des degrés divers de réduction. Mais en baltique la réduction est plus poussée encore: lit. *něša* »il porte, ils portent«, et couramment *něš*, est le produit de la confusion d'une 3<sup>e</sup> personne du singulier \*-*nešeti* et d'une 3<sup>e</sup> personne du pluriel \*-*nešanti*. Qu'on ne s'étonne pas alors que le trait si significatif de l'existence d'une 2<sup>e</sup> personne de singulier \*-*ēi* en balto-slave n'apparaisse plus que sous la forme d'un accord dans le type athématique de lit. *esi* et de sl. *jesi*, où la désinence est secondaire, ou d'une ressemblance partielle entre deux désinences différentes dans le type lit. *neši* et le type v. sl. *nesesi*, et ressemblance qui disparaît dans la forme *nesesi* que supposent les autres langues slaves, y compris le bulgare-macédonien qui continue directement le vieux slave. Ce n'est plus une correspondance simple de grammaire comparée, c'est un problème à résoudre d'histoire et d'extension d'une désinence. C'est de même un problème que celui du rapport entre la désinence -*e* de locatif singulier en lituanien et la désinence -*e* du type athématique en slave: les données dialectales du lituanien, qui sont tardives et du XVI<sup>e</sup> siècle au plus tôt, risquent de l'obscurcir plutôt que de l'éclairer, mais le problème se pose, puisque le lituanien et le slave présentent au même cas une même difficulté.

Encore un exemple, pour montrer combien Meillet avait raison de dire que l'unité balto-slave n'était pas chose si simple et si évidente qu'on voulait le croire, mais pour montrer aussi pourquoi elle ne l'est pas. Au

génitif singulier de la flexion pronominal, de i.-e. \**to-* »ce«, on a v. pr. *stesse*, lit. *tō*, et sl. *togo*. On écartera lit. *tō* qui est pris à la flexion nominale, et on sait que sl. *-ogo* est obscur et remplace \**-oso* ou \**-eso*, conservé uniquement dans *česo* de *či(to)* »quoi«. Mais que faire de v. pr. *-esse* et de sl. \**-oso*, *-eso*? Le *-e* du vieux prussien ne répond pas à i.-e. \**-o*, mais peut répondre à \**-yo*: la désinence du vieux prussien serait alors \**-esyō*, comme l'admettent Brugmann et Trautmann, et autre que celle du slave. Dans ce cas, le baltique et le slave présenteraient deux désinences différentes de l'indo-européen, ce qui indiquerait une distinction primitive des deux langues. Mais les finales du vieux prussien sont incertaines et remaniées: on a *stessei* à côté de *stesse*, et la finale *-ei*, *-e*, est celle du génitif et du datif des pronoms personnels, gén. *maisei* et *tweise*, dat. *tebbēi*, *tebbe*, où l'on retrouve le *-e* du génitif slave *mene*, *tebe*. On ne peut donc se fier qu'au slave, qui atteste clairement *-o*. Par contre, pour le vocalisme prédésinentiel, le témoignage du vieux prussien est plus sûr que celui de la désinence remaniée *-ogo* du slave, tandis que le datif v. pr. *stesmu* doit être analogique de *stesse(i)*, avec *-esmu* pour *-asmu* conservé dans *kasmu* de *kas* »qui«, et répondant à sl. *-omu*, lit. *-am(ui)*. On restituera donc pour le balto-slave gén. \**-eso*, dat. \**-asmōi*: ceci n'a rien de hardi, puisque le germanique voisin a, en gotique, gén. *-is*, dat. *-amma*.

Ainsi, d'une désinence importante de l'indo-européen, il subsiste en slave une forme unique, et en baltique des formes du vieux prussien à finale flottante, et qui se réduisent à *-se(i)*, *-si* (*ainontsi* »de quelqu'un«). Si l'on reporte ces formes telles quelles sur l'indo-européen, si l'on identifie v. pr. *-esse* à \**-esyō*, et à la 2<sup>e</sup> personne du singulier sl. *-ešī*, pour v. sl. *-eši*, à \**-esi*, on crée des différences de date indo-européenne entre le baltique et le slave. Mais il faut y regarder de plus près. La comparaison du baltique et du slave n'est pas une affaire de pointage des traits communs et des traits divergents, tels qu'ils se présentent à l'époque historique. Si l'on procédait ainsi dans la comparaison des langues slaves entre elles, cela pourrait mener loin. Le problème de l'unité balto-slave ne se résout pas par la statistique, tant pour cent de concordances, tant pour cent de divergences. Il se résout par oui ou par non.

Puisque l'unité est évidente dans une partie des cas, puisque la solution de compromis proposée par Meillet ne saurait être acceptée, bien que généralement admise, il faut retrouver l'unité initiale là où elle a cessé d'être apparente. Si la tâche est difficile, c'est parce que les langues se sont séparées une dizaine de siècles avant l'époque où le slave est attesté, et une quinzaine de siècles avant celle où sont attestées les langues baltiques. La comparaison entre les langues slaves est relativement aisée, grâce au vieux slave; et pourtant, que de problèmes rencontrent les historiens des langues slaves! Entre les langues baltiques, la comparaison est encore à faire pour une bonne part: on n'a pas d'exposé du baltique commun, et c'est le baltique commun, et non le lituanien ou le lette ou le vieux prussien, qu'il faudrait pouvoir confronter avec le

slave commun. Les conditions sont devenues bien meilleures qu'à l'époque où Meillet se rebutait devant la difficulté de la comparaison du baltique et du slave. L'admirable *Lettsche Grammatik* de J. Endzelin (1923), que Meillet a connue avant son *Slave commun* (1924), mais qu'il n'a pas eu le temps d'utiliser, car ce livre si dense demande à être pratiqué, a montré que dans les études baltiques la description complète d'une langue et un examen minutieux des faits dialectaux pouvaient suppléer jusqu'à un certain point au recul insuffisant des données historiques, et rétablir avec vraisemblance beaucoup de traits du baltique commun, qui deviennent directement comparables à ceux du slave commun.

On retiendra de la théorie de Meillet l'avertissement qu'il a donné aux comparatistes du baltique et du slave: la comparaison n'est pas faite entre les deux langues. Elle est à faire, mais systématiquement, sans biaiser sur les difficultés, qui restent considérables. Il faut, avant de reporter les faits slaves et baltiques à l'indo-européen, les reporter à une langue commune balto-slave, restituer les formes balto-slaves comme Trautmann l'a fait pour le vocabulaire. La restitution est tantôt immédiate, tantôt laborieuse et conjecturale. Mais il faut la faire, ou s'y efforcer. Entre le baltique et le slave de l'époque historique et le lointain indo-européen, il y a une langue balto-slave: langue des siècles précédant l'ère chrétienne, qui présentait un aspect tout autre que celui des langues baltiques et slaves qui sont connues directement. Contemporaine du grec classique et du vieux perse, elle était sûrement aussi conservatrice que ces langues de traits indo-européens anciens. Une différence comme celle de v. sl. *potĩ* et de v. pr. *pintis* »chemin« restaure une flexion balto-slave à vocalisme alternant, acc. \**pántin*, gén. \**pintés*, de i.-e. \**pont(h)-*, \**pnt(h)-e*. Le baltique et le slave l'ont perdue, comme généralement les alternances vocaliques dans la flexion nominale, mais elle est celle de l'indo-iranien, en védique acc. *pánthām*, gén. *patháh*; sauf la désinence d'accusatif de cet athématique anomal dont le vieux perse, *paθim* pour av. *pantam*, s'était de son côté débarrassé.

#### R É S U M É

Činilo se da je očito postojanje zajednice slavenskog i baltičkog jezika sve dok to nije osporio veliki komparatist francuski Antoine Meillet. On je veoma zaslužan što je pokazao kako nije još dokazano da je ta zajednica uistinu postojala i kako nije baš lako usvojiti takvo mišljenje.

Moguća su dva stajališta: ili prihvatiti Meilletovo pobijanje teze o balto-slavenskoj zajednici, ili usvojiti samo njegov kritički stav prema sumarnom načinu dokazivanja te teze.

Autor ove rasprave, Meilletov učenik, hoće da podvuče poteškoće koje je Meillet dobro uočio, kako bi polazeći od njih mogao dublje izučavati probleme balto-slavenske zajednice.

